



Commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918 Dimanche 11 novembre 2007

« Celui qui a plongé son regard dans l'œil vitreux d'un guerrier mourrant sur un champ de bataille réfléchira à deux fois avant d'entreprendre une guerre. »

Que ne se l'est-il pas appliqué à lui même, le Chancelier Bismarck, cet aphorisme, lui qui lança l'Armée d'une Allemagne tout juste réunifiée à l'assaut de la France de 1870, créant par les désordres de sa politique les prémices, en Europe, du Premier conflit mondial ?

L'on pourrait, dans le registre, alourdir son trait en rajoutant les stigmates laissées par l'Histoire : les millions de blessés, les veuves, les orphelins, une économie ruinée, une pyramide des âges fragilisée, des générations, de chaque côté du Rhin, marquées du sceau de la revanche.

Aujourd'hui, le regard porté sur ces 50 mois de conflit, se doit d'intégrer cette masse de souffrances et de douleurs, se doit d'enseigner et l'ampleur du sacrifice et l'ampleur de son horreur.

Il serait illégitime d'opérer une classification des morts, en fonction des dates, des lieux et des combats ; il le serait tout autant d'associer la gloire des armes à des calculs de rentabilité de régiments et de matériels.

Dans l'effort de la Nation au combat, le premier soldat tombé en 1914 rejoint le dernier de 1918, à l'heure de la Victoire chacun en a sa part et tous l'ont en entier.

Pourtant.

Au sein d'une société qui depuis 36 mois s'est bipolarisée entre civils et militaires, l'année 1917, il y a tout juste 90 ans, mérite un regard particulier, une attention plus soutenue, une analyse plus pertinente.

« Nous avons fait les Eparges, Verdun, la prise de Noyon, le siège de Saint-Quentin avec les Anglais et la boucherie en plein soleil des attaques de Nivelle au Chemin de Dames... J'ai 22 ans et j'ai peur » : voilà l'année 1917 décrite par le télégraphiste de deuxième classe Jean Giono.

Voilà en quelques mots, des milliers et des milliers de morts ; voilà en quelques mots, le sentiment qui traverse et anime une armée enterrée depuis près de trois longues années.

1917 : année de l'exaspération, année de résignation : monter au front, désormais, équivaut à ne pas en revenir. Un front qui stagne, et dont les plans d'un état-major dépassé pour le faire bouger, ne se soldent que par un allongement des pertes.

De cette époque, de ses tranchées, naît un mot, simple mot, signe de reconnaissance de ceux qui, au quotidien, souffrent et dont le seul destin, à courte échéance est de mourir : « Marre ».

Aucune sémantique, aucun des patois couramment parlés par ces millions d'hommes ne peut revendiquer la paternité de l'expression.

Elle est un monde à elle seule : celui de la crasse, de la boue, du manque de sommeil et de nourriture ; celui de l'indécision, de l'ordre et du contre-ordre, de l'abattement, de la permission attendue et sans cesse repoussée, de la révolte sourde.

« *Faut tuer la guerre, faut tuer la guerre dans le ventre de l'Allemagne* »
dit un des soldats de l'escouade du « Feu » d'Henri Barbusse.

1917 : année des souffrances, année des renaissances.

D'un côté les offensives d'usure, puis de rupture, comme celle du Chemin des Dames, chère à mon ami Marcel Cintas et à sa famille; menée par le Général Nivelle qui a remplacé Joffre à la tête des armées, suscitent l'incompréhension au sein des troupes.

Ce sentiment va très vite évoluer en mutineries, non tant contre la guerre que contre la manière de la conduire : plusieurs milliers de soldats seront jugés, une cinquantaine de fusillés.

Cette manière, elle va rapidement évoluer :

- le 2 Avril, les Etats-Unis d'Amérique entrent en guerre,
- le 28 Juin les premiers contingents Américains débarquent à Saint-Nazaire et partent au front,
- le 11 mai « Nivelle, le boucher » est limogé, et Philippe Pétain fait marquer le pas à une armée désorientée :

« *J'attends les Américains et les chars* », assène-t-il !

- Le 16 Novembre, Georges Clémenceau devient Président du Conseil et Ministre de la Guerre.

Les chars et l'aviation vont être exploités au mieux des possibilités, en percussion, en observation ; le combat va changer d'âme comme la tactique.

Plus question de stationner des mois au front, les régiments tourneront, non plus sur une ligne mais sur quatre lignes de défense, une « Voie Sacrée » perpétuellement entretenue par les territoriaux permettra ce mouvement de troupes incessant.

L'espoir de ne plus mourir pour rien devient une réalité, à « y'en a marre » succède « ça bouge ».

Pourtant.

L'horizon n'est pas tout aussi clair, le 24 Octobre, l'Armée Italienne s'effondre à Capporetto, le 3 décembre, le nouveau pouvoir bolchévique propose l'Armistice à l'Allemagne, effectif le 15.

Pour la France, pour son armée, ce sont des dizaines de divisions allemandes qui vont venir renforcer le front occidental et peser de tout leur poids sur le dispositif.

L'année 1917 demeure donc l'année du paroxysme et du paradoxe.

- Paroxysme, dans la douleur et la répression, paradoxe, dans l'alliance de deux tempéraments
- Paradoxe : un radical, laïc, Bleu de Vendée: Georges Clémenceau, un conservateur, catholique : Philippe Pétain.

L'un comme l'autre communient dans la même vision de la Patrie, dans le souci de ménager les hommes, et d'obtenir pour la France, au vu de ses sacrifices, la réparation juste qui lui est due.

Paradoxe :

à l'heure où les Etats-Unis mettent à disposition leur économie et leur moyens au côté des Alliés, la décomposition politique de l'Europe renforce la pression sur l'Armée Française par l'arrivée de centaines de milliers de nouveaux combattants.

L'étrange duo formé par Georges Clémenceau et Philippe Pétain, saura mener, sur tous les fronts les offensives nécessaires pour garantir que les intérêts, et de la France et de son armée ne soient lésés. Les destins, nous le savons, de l'un comme de l'autre, auront à connaître des fortunes toutes autres.

Au-delà de l'héroïsme, des considérations tactiques, des avancées technologiques et politiques, rejoignons le témoignage :

« La guerre : c'est la fatigue épouvantable, surnaturelle, et l'eau jusqu'au ventre, et la boue et l'ordure et l'infâme saleté. C'est les faces moisisées et les chairs en loques et les cadavres qui ne ressemblent même plus à des cadavres, surnageant dans la terre vorace ».

De cette année terrible, nous restent des kilomètres de rapports, militaires, administratifs, des centaines de lettres de pères, maris, fils, des listes de noms, longues trop longues, sur nos monuments, et puis cette chanson, dont Maurice Genevoix raconte que des années après il lui arrivait de l'entendre sourdre de la terre, lui, seul rescapé de sa promotion.

Ce poème anonyme, ce poème résigné, la chanson de Craonne :

*« Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme!
C'est à Craonne, sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau
Nous sommes tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés. »*

Merci.